FONDE EN 1891

LE NUMERO 15 CENTIMES

L'Egalité

Edition du "REVEIL DU NORD" Lille

Bureaux : 39, rue Pauvrée, ROUBAIX et 2, place de l'Hôtel-de-Ville TOURCOING

Mardi 4 Mars 1924

LE NUMERO 15 CENTIMES

VERS LES CIMES

« Pour sortir de la vie chère, il faut sortir de la crise des changes. Pour sortir de la crise des changes ,il faut sortir du déficit », écrivait M. Bokanowski, dans le rapport qui devait servir de préface aux projets financiers du Gouvernement.

Et le rapporteur notait avec complaisance que la balance commerciale de la France se trouve redressée, que la situation économique est satisfaisante...

La seule cause d'inquiétude pour les porteurs de francs ne pouvait être que le maintien d'un budget de dépenses recouvrables, auquel il serait satisfait par des ressources d'emprunt.

Mettre fin à la politique d'emprunt, assurer l'équilibre du budget spécial, telle était l'indispensable et suffisante mesure, clamait M. Bokanowski, soutenu par M. de Lasteyrie.

Et M. Poincaré ponctuait qu'après cela, le franc se relèverait, la vie baisserait, les difficultés cesseraient.

Eh bien ! non.

Un budget en déficit pouvait avoir quelque répercussion sur notre devise nationale, mais n'était pas l'unique — que dis-je — la principale cause de la dévalorisation de notre franc.

Les événements ne nous le signifient-ils pas d'une manière cruelle ?

Après cinq semaines de discussion, une majorité servile n'a-t-elle pas souscrit à tous les projets financiers qui lui étaient soumis ? Elle a accepté le double décime, elle a consenti à l'abandon du monopole des allumettes, elle a acquiescé au relèvement des taxes les plus diverses.

Mais que valent ces sacrifices pour remédier à la crise présente ?

Après avoir atteint 105, la livre anglaise était redescendue à 99, mais voici que de nouveau elle gravit des degrés supérieurs.

Elle se maintient au-dessus de 100 fr.

Le marché est en plein désarroi. Une sorte de paralysie économique se manifeste...

Aux plus aveugles, il apparaît, hélas ! que les expédients de M. Poincaré sont inopérants. Les raisons ? Elles sont multiples.

Il est sans doute inutile de chicaner sur le prétendu équilibre du budget, mais on peut se rappeler qu'en dépit des artifices de notre grand argentier, subsiste une dette flottante intérieure de soixante ou soixante cinq milliards, une dette extérieure de beaucoup plus élevé encore, et que seules des mesures prises contre les trafiquants des marchés de guerre, contre les spéculateurs de Bourse et quelques autres constitueraient un effort fiscal sérieux, n'alourdissant pas davantage les charges déjà trop pesantes du contribuable.

Tout cela ne suffirait point d'ailleurs, car il faut aussi que ce pays retrouve de la confiance à l'étranger et il n'y réussira que par une orientation nouvelle de sa politique extérieure.

La chute du cabinet belge n'apporte-t-elle pas une preuve nouvelle de cette impérieuse nécessité ?

M. Theunis est tombé pour sa trop grande dépendance vis-à-vis du Gouvernement français.

A travers lui, le Parlement belge a voulu atteindre M. Poincaré, l'aviser que la petite nation amie n'entend plus désormais être engagée par sa politique aventureuse.

Notre Premier comprendra-t-il ?

Il y a quelque 15 jours, l'espoir d'une entente plus étroite avec le gouvernement de Ramsay Mac Donald avait provoqué une certaine détente, mais on doute, une fois de plus, qu'une modification profonde de la politique poincariste se produise et dès lors, livre et dollar montent à nouveau... montent vers les cimes.

La Belgique en a assez et le proclame. La France aura bientôt la parole....

P. DELCOURT,
Conseiller général du Nord.

Qui va gouverner la Belgique ?

ON PARLE DE M. THEUNIS ET DE M. VAN DE VYVERE

Bruxelles, 2. — On lit dans « L'Etoile Belge » : « Peut-être le roi chargera-t-il lundi une personnalité parlementaire ou extra-parlementaire de tenter de constituer un nouveau ministère. Quelle sera cette personnalité ? On parle à mots couverts de la possibilité de voir M. Theunis reconstituer un ministère qui ne comprendrait pas d'hommes politiques et qui se composerait de trois ou quatre ministres extra-parlementaires. Ce serait un ministère de liquidation de la question des réparations. Le ministère d'affaires ou le ministère de compétences serait uniquement chargé de collaborer à la solution du problème des réparations et d'assurer le vote des budgets. Il serait, en quelque sorte, un ministère de transition chargé d'expédier les affaires courantes jusqu'aux élections de l'an prochain.

De son côté, la « Dernière Heure » dit que samedi soir, on persistait à dire rue de la Loi, que M. Van de Vyvere serait chargé de constituer le cabinet. Cette opinion était partagée par le ministre de l'Industrie et du Travail.

TRENTE FRANÇAIS TUES EN SYRIE ?

Paris, 2. — On reproduit la dépêche de Constantinople à la presse anglaise prétendant qu'un combat aurait eu lieu à la frontière de Syrie et qu'il y aurait eu une trentaine de victimes du côté français. On fait remarquer qu'il y a lieu d'accueillir sous toutes réserves cette dépêche d'origine turque.

Au ministère de la guerre, on n'avait, hier, aucune connaissance des faits qu'elle rapporte.

:: LIRE ::

En Dernière Heure

La lettre de M. Mac Donald

La réponse de M. Poincaré

Sport et T. S. F.

UNE CURIEUSE EXPERIENCE

La T. S. F. a pris ces temps derniers aux Etats-Unis, une vogue extraordinaire. Elle est entrée dans les mœurs de la population et donne lieu aux démonstrations et expériences, les plus imprévues, les plus surprenantes ! — Le sport même s'en mêle ! — Voici un motocycliste avec sa dame, qui porteuse d'un cadre récepteur, va capter un message transmis par le poste émetteur voisin.

La vie passionnelle de Louise de Belgique

LA PRINCESSE EST ALLÉE REJOINDRE SON GRAND AMI AU ROYAUME DES OMBRES

La princesse Louise de Belgique, dont nous avons, hier, annoncé le décès, était la fille du feu roi Léopold II. Mariée très jeune, seize ans, à un archiduc brutal, Philippe de Cobourg, elle ne put longtemps supporter la vie conjugale non plus que l'ambiance de la Cour de Vienne où les raisons d'Etat avaient fixé sa destinée.

Elle trouva dans l'entourage de l'Empereur François-Joseph un ami dévoué, le comte Mattachich, afficier d'ordonnances, mais sans fortune. Cette amitié devint bientôt idylle, puis passion et, lasse de son époux, la princesse Louise, quoique mère de famille, s'enfuit avec son amant. Mais les filles de roi ne doivent point faillir et ternir la couronne paternelle.

Ainsi du moins le jugèrent à l'époque les médecins et magistrats, qui par ordre la déclarèrent folle et la firent interner. On espérait ainsi murer à tout jamais en une tombe dorée, l'archiduchesse récalcitrante.

Cependant, hors des murs le comte Mattachich était loin d'avoir abandonné tout espoir, à tel point qu'il réussit à faire évader son idole au grand scandale des cours européennes.

Depuis, le silence s'était fait autour du couple fameux qui mena jusqu'à ces jours une vie retirée, besogneuse, et non exempte de soucis matériels. Il y a quelques mois le comte Mattachich mourait et voici que la princesse Louise le suit au Royaume des Ombres. Elle meurt à soixante-six ans dans un hôtel de Wiesbaden où elle s'était retirée, nantie d'une pension que lui avait consentie récemment le gouvernement belge.

DEUIL A LA COUR

Bruxelles, 2. — La nouvelle de la triste mort des suites d'une double pneumonie, dans une chambre d'hôtel de Wiesbaden, de la princesse Louise de Belgique, est parvenue à trois heures hier après-midi, au Palais de Bruxelles. La Cour a pris le deuil pour un mois.

La famille royale qui devait assister hier soir au bal annuel de la doyenne des sociétés bruxelloises « La Grande Harmonie » et, lundi soir au « Concert Noble » a décliné ces invitations. Le prince Léopold, contrairement à la promesse qu'il en avait faite, n'assistera pas lundi au départ de la course cycliste des six jours au Palais des Sports.

LE SHAH DE PERSE A PARIS

Paris, 2. — Le Shah de Perse, venant de Nice, est arrivé ce matin à 9 h. 55, à Paris.

DE L'AMOUR & DU SANG

Une arrageoise, "demoiselle des P.T.T.", à Lille, est allée révolvériser dans la rue, à Cambrai, son ami, professeur au collège de Le Quesnoy

Les drames au revolver se succèdent dans notre région avec une fréquence déconcertante. Samedi soir, encore, une idylle, ébauchée à Arras et continuée à Lille, entre un jeune professeur du collège de Le Quesnoy et une petite demoiselle des P. T. T. de Lille, s'est terminée à Cambrai dans le sang, après une scène rapide, au cours de laquelle, le revolver, devenu l'arme de vengeance des amants et maîtresses délaissés, joua le rôle principal.

LES AMOURS D'UNE PETITE TÉLÉPHONISTE

Au numéro 11 de la place Jacquart, à Lille, au premier étage d'une maison récemment repeinte et restaurée, habitait dans un garni modeste, depuis le 25 juillet 1923, une petite dame des P. T. T., Cécile Macron, femme Barette, âgée de 21 ans, employée au Central Téléphonique, boulevard de la Liberté, à Lille.

Avant de prendre son nouveau poste, à Lille, la jeune téléphoniste avait fait connaissance à Arras, d'un jeune professeur au Collège du Quesnoy, M. André Delfolie, 25 ans, dont les parents habitent à Cambrai, rue Lévêque, 36. L'idylle, amorcée à Arras, continua à Lille. Tous les quinze jours, parfois même toutes les semaines, le jeune professeur venait rendre visite à son amie. Le couple était calme. L'harmonie la plus parfaite semblait régner parmi les amoureux. Rien ne faisait prévoir l'issue fatale que devaient avoir les étroites relations.

DES COUPS DE REVOLVER DANS LA NUIT

Samedi, vers 8 heures 30, M. Delfolie venait de chercher sa sœur qui arrivait par le train de Lille à la gare de Cambrai, quand au moment d'entrer chez lui, une femme — sa maîtresse — qu'il n'avait pas aperçue, s'élança sur lui et avant qu'il n'ait eu le temps de se mettre en garde, lui tira à bout portant dans le dos huit balles de revolver. Les coups se répercutèrent sinistres dans la nuit. Grièvement atteint, le jeune professeur s'écroula inanimé sur la chaussée.

Sa vengeance accomplie, la meurtrière s'enfuit, affolée, et alla se jeter dans un fossé bordant la route, large de 3 mètres et profond de 1 m. 50, croyant trouver dans le suicide la fin de ses peines de cœur.

On s'empressa immédiatement auprès de la victime, qui fut transportée chez ses parents et reçut les soins de MM. les docteurs Dancourt et Pietro. Les praticiens constatèrent que le jeune homme avait eu la figure éraflée par une balle, portait une profonde blessure à l'épaule droite, avait eu le bras gauche fracturé et portait en outre deux profondes blessures au dos, et une à la cuisse droite. L'état du blessé, quoiqu'étant grave, n'était pas considéré comme désespéré.

Quant à la meurtrière, retirée aussitôt par des passants, elle fut transportée à l'Hôpital civil, où des son arrivée, elle fut prise d'une violente crise de nerfs.

Dès qu'elle fut calmée, ses premières paroles furent pour s'enquérir de l'état du malheureux amant. Toutes les tentatives faites pour découvrir son identité restèrent vaines. La petite dame inconnue observa le mutisme le plus complet. Ce n'est qu'hier matin que, pressée de questions, elle finit par décliner ses noms et qualités avec une obstination inflexible, elle se refusa catégoriquement cependant à dévoiler les mobiles de son acte.

Notre Enquête à Lille

AU DOMICILE DE LA MEURTRIÈRE

Quand dans la matinée de dimanche, nous nous présentons au numéro 11 de la place Jacquard, à Lille, chez M. Blondel, propriétaire du garni occupé par la meurtrière, la triste nouvelle n'est pas encore connue.

Le café, coquet et proprement tenu, présente l'aspect coutumier des matinées des jours de repos. Les clients prennent l'apéritif aux tables et au comptoir, devisant des événements du jour, sans prévoir qu'un autre événement tout à fait imprévu va bientôt faire l'objet de toutes les conversations.

Mme Blondel s'avance pour nous servir.

— Connaissez-vous, Cécile Macron, Mme Barette ?

— Mme Blondel nous regarde, surprise, hésite, puis répond par un faible : oui...

— C'est ma locataire... Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Nous lui annonçons la triste nouvelle...

Notre interlocutrice s'en montre au plus haut point surprise. C'est impossible.. inconcevable... une jeune fille si douce... si calme....

Les précisions données ne laissent aucun doute. Mme Blondel finit par parler.

L'EXPLICATION DU DRAME

— Cécile Macron, nous dit-elle, est notre locataire depuis le 23 juillet dernier, c'est-à-dire depuis sept mois. Bien qu'assez fermée de caractère, c'était une dame charmante, très calme, dont la conduite ne donnait lieu à aucune critique. Nous l'appelions Mlle Barette et ne savions pas qu'elle avait été mariée.

Son ami, un jeune homme très bien, professeur au collège de Le Quesnoy, nous a-t-on dit, venait la voir de temps en temps.

Vendredi soir encore, il était ici. Les amants ont conversé très tard dans la nuit.

Samedi, vers sept heures moins le quart, ils sont partis tous deux, sans dire où ils allaient. En remettant sa clef, Cécile Macron a manifesté à mon mari son intention de bientôt quitter la maison ; le 15 mars, dit-elle.

— Vous allez quitter Lille ? lui demanda-t-il.

— Peut-être, répondit-elle, l'esprit absent.

Depuis une quinzaine de jours, nous avions remarqué que notre locataire était plus sombre et plus triste que de coutume. Pourquoi ? Nous ne le savions pas.

Dans l'après-midi, vers 4 heures 30, elle revint seule, portant plusieurs paquets. Sans rien dire, elle monta à sa chambre et descendit presqu'aussitôt. Qu'était-elle allée faire ? Chercher son revolver ?... C'est possible mais nous ne prêtâmes aucune attention à ses allées et venues...

Elle sortit alors. Nous ne l'avons pas revue depuis.

— Je le répète, nous n'avons jamais eu à nous plaindre de Cécile Macron, qui était aimée de tous les locataires.

Tout porte à croire, d'après la longue conversation tenue vendredi soir entre les deux amants, que la rupture planait sur le couple. Cécile Macron, se voyant sans doute sur le point d'être délaissée, a voulu se venger. Rien ne laisait prévoir dans son attitude qu'elle était capable d'exécuter une aussi terrible résolution.

LA CHAMBRE FATALE

Continuant sa conversation, Mme Blondel, s'adressant à son mari, ne peut s'empêcher de déclarer : « La chambre du premier est vraiment la chambre fatale ! ».

Comme nous lui demandons de bien vouloir préciser, notre interlocutrice répond :

— Coïncidence bizarre, la chambre occupée par Cécile Macron est précisément celle qui fut habitée par le couple de bandits Riem et Marthe Thirault, ancienne maîtresse de Théron, les agresseurs du négociant rémois, qui fut dévalisé, l'an dernier, de 9.500 francs, dans la rue du Plat.

— Nous n'étions pas encore ici, s'empressa-t-elle d'ajouter. Nous ne tenons le café, en effet, que depuis huit mois.

Il ne s'agit là, en effet, que d'un pur hasard, mais le fait méritait d'être signalé.

AU CENTRAL TÉLÉPHONIQUE

Au Central téléphonique ,où nous nous présentons ensuite, on nous donne les meilleurs renseignements sur la petite employée, connue ici également sous le nom de Mlle Barette.

— Elle faisait très régulièrement et très consciencieusement son service, nous dit-on. Nous n'avons absolument rien à lui reprocher.

Dans la soirée d'hier, M. Duhart, commissaire de police du 4e arrondissement, n'avait encore reçu aucune nouvelle du drame.

Dès qu'il fut connu, l'acte tout à fait imprévu de la jeune meurtrière souleva dans le quartier de la place Jacquard la plus grande surprise et une émotion bien légitimes.

Qui eut pensé, en effet, que la petite téléphoniste put devenir un jour l'héroïne d'un drame passionnel si tragique !

M. P.

Va-t-il mourir ?

LE BOXEUR BATTLING SIKI

Nous avons annoncé dernièrement que le boxeur noir Battling Siki qui a battu Georges Carpentier, se trouve actuellement aux Antilles où ayant contracté une pneumonie, il a dû s'aliter. On annonce aujourd'hui que son état inspire les plus vives inquiétudes. *(Photo Branger)*

L'amour provoqua un triple suicide

CELUI DE DEUX JEUNES RIVAUX ET DE CELLE QU'ILS DÉSIRAIENT

Nous avons vu souvent deux hommes s'entretuer pour l'amour d'une femme. Voici qu'une jeune fille vient de se suicider en apprenant que deux amis se sont tués, ne pouvant supporter l'idée d'être rivaux, sans être cependant aimés d'elle.

Ce curieux roman s'est déroulé à l'Université de Pensylvanie, à Philadelphie.

Thom Shanton et James Warmkessel, étudiants et amis à cette Université, avaient fait connaissance de miss Edna High, jeune et charmante institutrice de Pottstown. Bientôt, consumés d'amour, mais liés par leur amitié, les jeunes gens décidèrent d'en finir avec une vie intolérable. Shanton tua d'un coup de de revolver Warmkessel, puis d'un second coup, se suicida.

Dès qu'elle apprit le drame, miss High se précipita dans sa chambre et absorba le contenu d'une fiole de poison. Elle est mourante à l'Hôpital de la Philadelphie.

UN FILLETTE S'EST PENDUE

Brive-la-Gaillarde, 2. — Une fillette de quatorze ans, pupille de la Nation, Marcele-Anna Charbonnel, à la suite d'une semonce de sa mère, après avoir quitté le foyer familial, a mis fin à ses jours par la pendaison.

La nuit dernière elle s'introduisit dans les lavoirs publics et, arrivée dans la partie où se trouvent les séchoirs, elle se pendit à un fil de fer.

Une crise de l'inspection du travail

LE RECRUTEMENT DES CANDIDATS SE RARÉFIE ET LE NIVEAU DES CONNAISSANCES TECHNIQUES EST EN BAISSE

Rien ne sert de légiférer si les lois ne doivent pas être appliquées. La façon dont s'opère le contrôle a autant d'importance que les textes législatifs eux-mêmes.

C'est surtout en matière de réglementation ouvrière et d'intérêt social que la portée de ces axiomes se vérifie.

Complexes, en effet, et variées à l'infini elles révèlent les situations à ramener dans le cadre forcément étroit des articles de lois qui doivent être interprétés avec tact et intelligence.

Ces difficultés particulières ont provoqué la création dans toutes les Nations plus ou moins industrialisées, de corps spéciaux de fonctionnaires veillant à l'application délicate des lois sur l'hygiène, la durée du travail, et la sécurité des ouvriers.

Soucieux de faciliter partout une protection aussi efficace que possible des différentes catégories de travailleurs, le Bureau international du travail s'est préoccupé de déterminer, sous forme de recommandations aux gouvernements, les principes généraux de l'organisation de ce service.

Au cours des délibérations, il fut tenu compte d'une documentation fort complète envoyée par les différents Etats, en réponse à un questionnaire précis. Que de diversités dans la façon de comprendre le rôle de l'Inspecteur du travail ! Il serait trop long de les énumérer.

Après étude et discussion, la Conférence internationale a été amenée à recommander que « par suite de la complexité de l'Industrie moderne et du caractère des fonctions administratives qu'ils ont à exercer, il est essentiel que les Inspecteurs possèdent une expérience sérieuse au point de vue technique ; qu'ils aient une bonne culture générale et que par leurs aptitudes et leurs qualités morales, ils puissent acquérir la confiance de tous, employeurs et ouvriers. »

Toute la question du recrutement des Inspecteurs du Travail se trouve ainsi posée.

A notre époque de vie chère, les conditions exigées supposent une rémunération convenable, réclamée par la Conférence «en vue de soustraire les Inspecteurs du Travail à toutes les influences extérieures ».

Notre industrielle région du Nord pourra tirer profit de ces judicieuses recommandations et nous croyons savoir qu'elles n'ont pas échappé à l'attention des corporations intéressées, ouvrières et patronales.

L'Inspection du Travail fait partie intégrale de l'organisation industrielle du pays et ne saurait disparaître sans causer un trouble grave dans le fonctionnement régulier et l'équilibre de toutes nos forces productrices.

Pour rendre les services que patrons et ouvriers sont en droit d'attendre de sa compétence et de son impartialité, cette institution doit être à la hauteur de sa grande tâche sociale.

Puissent nos législateurs de demain, mieux avertis que leurs devanciers, se pénétrer de cette vérité.

Il faut avoir le courage et la loyauté de le proclamer : *L'Inspection du Travail en France est en grand péril.*

Un Inspecteur, débutant généralement à trente ans, touche un traitement annuel, toutes indemnités comprises, d'environ 7.200 francs.

Le système du contingentement des classes, encore pratiqué pour cette catégorie de fonctionnaires, retarde l'avancement. Par suite, un grand nombre des Inspecteurs actuels ont la perspective de n'arriver au traitement maximum de *douze mille francs par an*, qu'après 25 ou 30 années de services.

De plus, il semble que la compétence individuelle ne compte plus comme un facteur prépondérant de l'avancement.

Ainsi caractérisée,la carrière n'attire plus de valeurs techniques, ni même de valeurs quelconques. Les multiples concours organisés, depuis la fin de la guerre, ont fait ressortir le nombre infime de candidats aux fonctions d'Inspecteurs du Travail.

Pour un même nombre de postes offerts, on constate actuellement vingt ou trente fois moins de candidats qu'avant 1914 et le niveau moyen intellectuel des postulants est devenu fort inférieur.

Lors d'un récent concours, les deux candidats reçus les premiers ont renoncé à la fonction ,la trouvant trop peu rétribuée.

Les postes vacants ne sont plus pourvus. Les fonctionnaires vieillis dans la carrière ont tendance à s'aigrir. Bref, l'Inspection du Travail en France est en pleine crise !

Nous le regrettons pour notre situation économique générale, déjà si bouleversée.

E. POLVENT.

LE TEMPS D'AUJOURD'HUI

Région du Nord, ciel nuageux avec ondées et averses, éclaircies et quelques grains ; vents de secteur ouest 5 à 7 m. Température sans grand changement ; minimum plus 1

Muse Lilloise

ACTUALITÉ

In avant deux.. ch'est Carn: val !..

Air : Mont' la d'sus te verras Montmartre

I

Allons, garchons, fillettes
Pour fêter l' Mardi-gras
Sortez vit' vos cliquettes,
Cricris, tambours-muscats,
Ch'est point l' momint d' s'in faire !
Et par dessus l' marqué
A ch' l'eau populaire
Rindez s'n ancienn gaîté.

Comm ch'est l' jour de l' folie,
Cantez, sautez, dansez !
Bien trop triste est la vie
Pour que cha vous pass' sous l' nez.

REF'RAIN

Colombines et Pierrots
Grands Sultans, Titis, Robert-Macaires
Diables verts et Suppôts
Chahutez, voltigez, fait's les sots !
Arlequins,
Muscadins
Vieux Marquis, Paillasses et Mousquetaires,
Fait's du bacchanal,
Ch' t' aujord'hui Carneval
I' n' faut point s'in faire !..

II

Eun fos ch'est point coutume,
Vous pourriez canger d' piau,
In mettant un costume
D'un sujet tout nouviau.
Imitez l' « *Franc* » malate...
Pris d' *Lastérilité* ;
Cha s'rot un' mascarate
Bin d'actualité.

In Chéron, *marchand d' hauste*,
Vous n' s' ritt's point mal non pus,
Cha s'rot l' momint l' supposse
D' bien li canter « R'mont' la d'sus !..

III

Vous pourriez, pour la frime,
Vous mette in policier
Et printt' l'auteur du crime
D'Emmerin... de l' rue Mercier,
Car à Lille, ch'est bizarre,
Tous l's assassins qu'on prind
Sont devnus tell'mint rare....
Qu'on n' les compt' pus gramint.

Tous les trafiqueux d' Lille
Ont l' costume d' honnêt' gins,
Fait's tout l' tour de cheull' ville
Vous n'in trouv'rez point deux l' uns

Auguste LABBE.

A propos de l'exonération des vins

« Voyons César, mais le Gouvernement nous est tout simplement reconnaissant, bagasse ! — il sait bien que c'est le pinard qui a sauvé la France là !.... »

LE DIMANCHE-GRAS

Malgré un temps maussade, bien des gens ont fêté la première journée de Carnaval

Carnaval s'est levé. A l'approche du Mardi-Gras, le grand jour, la jeunesse devient plus guillerette encore. « On se déguise ? » Ça y est ! on se déguise et une petite troupe se forme. Bien emmenée par un chef de file qui possède un patrimoine considérable de chansons de marche et de « geste », qui a l'esprit vif et astucieux on s'en va chez le costumier. Au dépourvu, la troupe adopte un déguisement de fortune, qui n'est pas toujours le moins original.

On part l'quel que soit le costume, une arme est indispensable : le tambourin. L'engin supplée à tous les ratés et scande la marche, lorsque les « monte là d'sus », « Si tu veux faire mon bonheur », la Madelon sont épuisés.

On parcourt les rues animées et les grands cafés. Il ne s'agit pas seulement de faire du chahut, il faut intéresser son public. Les passants, les consommateurs sont sur le qui-vive. Il s'agit de reconnaître le Carnaval et beaucoup moins d'en être connu. Car alors, le pauvre passant est entouré, chahuté et prend un air le plus spirituel pour répondre aux interpellations.

Il y aurait toute une étude a faire sur les lois qui président au Carnaval et sur la psychologie des déguisés. Ce n'est pas toujours gai. C'est au moins une débauche de chants, de cris, de gestes, qui donne au sujet l'illusion de la joie, et qui a le mérite d'être un défi à la loi désuète de la pénitence.

« Soyons bien buvants, bien mangeants », disait ce vieux La Fontaine. Soyons « pas bégueule, fort en g..... », ajoute le déguisé. Ale donc ! c'est pas ton père !..

LA JOURNÉE A LILLE

Le ciel est triste, mais l'air est pur, la rue est large. Carnaval a commencé ses manifestations. Au début de l'après-midi, les premiers nés font leur apparition. Les costumes sont classiques :

pierrots, pyjamas, un turban. Mais il y a beaucoup d'entrain.

Quand vient le soir, la fête s'anime. la Grande Place et les rues avoisinantes, les grands cafés du centre sont le lieu de rencontre. Malheureusement, il pleut...

Dix heures du soir ! C'est le calme dans les cafés ; l'intrigue bat son plein. Dehors, c'est la pluie, raison de plus pour se mettre à l'abri dans les lieux où ce soir, on s'amuse plus que de coutume.

Minuit, une heure, deux heures...., la fête s'est prolongée ; c'est lundi maintenant et tout à l'heure il faudra reprendre la tâche journalière. Allez donc vous coucher, beaux masques..... Mardi ,vous « remettrez » cela.

A TOURCOING

Le temps incertain et même mauvais de la matinée, s'est sensiblement modifié. L'après-midi le soleil a fait son apparition et nous nous serions crus à une journée de printemps.

Aussi, vers 15 heures, on aperçoit débouchant un peu de tous côtés des groupes de personnes masquées et travesties.

Deux chars décorés aux couleurs nationales, circulent en ville, l'un a été monté à l'estaminet « Au Pigeon d'Or », rue de la Marlière, à Tourcoing ; les personnes qui l'accompagnent vendent au profit de la Caisse du Comité des Fêtes de la Marlière, une chanson intitulée « A l' Marlire ».

Le second char suivi d'une aumônière, formé par les zicks de l'garde-robes, 62, Place Victor Hassebroucq, attire plus particulièrement l'attention du public. Sur un gigantesque tableau, sont inscrits comparativement, les prix des denrées et habillements de 1914 et de 1924.

Les organisateurs vendent la chanson « La Vie Chère » au bénéfice de la « Sauvegarde des Nourrissons».

A la chute du jour, les masques sont plus nombreux, notamment au centre de la ville où des attractions de toutes sortes sont installées sur la place Ch. Roussel et Contour St-Christophe.

(VOIR LA SUITE EN TROISIEME PAGE)